

Spiritualité décorative

Bouddha a chassé les nains de jardin

Les éléments de déco inspirés du bouddhisme ont envahi nos espaces de vie, sans attache réelle pour autant avec cette religion.

Anne-Sylvie Sprenger
Protestinfo

«Les nains de jardin ont disparu au profit du bouddha», assène tout de go l'anthropologue française Marion Dapsance, auteure de «Qu'ont-ils fait du bouddhisme?» (Éd. Bayard), pour décrire la tendance qui s'est emparée de nos espaces de vie. Que cela soit dans les magasins de décoration ou de jardinage, les figures du bouddha trônent en effet, depuis quelques années déjà, en maîtres absolus - tantôt dans leurs jardins zen, tantôt accompagnés d'images à vocation relaxante.

L'anthropologue rappelle pourtant que ce que l'on considère souvent comme une «simple philosophie», le bouddhisme, se rapproche davantage du champ religieux. «Si on définit la religion comme voie de salut - soit une voie de sortie des souffrances liées à notre condition humaine avec des pratiques rituelles -, alors le boudd-



En Occident, la figure du bouddha «ne fait plus référence qu'à une espèce de vague spiritualité, évoquant de manière imprécise le bien-être, l'harmonie, la paix», estime l'anthropologue Marion Dapsance. GETTY IMAGES/ISTOCKPHOTO

qu'il s'agit de religions lointaines», pointe d'ailleurs la sociologue. «Le rapport peut alors être plus ludique, puisqu'il se fait sans confrontation directe avec les croyants sur place.»

Ce serait d'ailleurs ce qui se joue avec les pendentifs ou tatouages en forme de croix chrétienne, selon Olivier Bauer. «Si tous ceux et celles qui portent une croix autour du cou fréquentaient les églises, elles seraient régulièrement pleines!» s'exclame-t-il. «Il y a aujourd'hui un tel désintérêt pour le christianisme qu'il est devenu exotique en soi, et ses symboles peuvent à leur tour être réinvestis de manière purement esthétique.»

hisme est bien une religion», affirme-t-elle.

Que s'est-il passé pour que ces références religieuses se soient démocratisées au point de ne devenir qu'une tendance déco de plus? Elizabeth Fischer, professeure au Département design mode à la Haute École d'art et de design (HEAD) à Genève, ne s'étonne aucunement: «Dans le système capitaliste de consommation, tout peut être source d'inspiration, et la mode mange à tous les râteliers.

Quand un élément religieux entre dans le monde de la mode ou de la déco, devient «tendance», on va le détacher de sa source. Tantôt objet de vénération, il va devenir un objet de décoration pris pour son seul potentiel esthétique.»

Sélection spirituelle

Force est de constater que cette imagerie d'inspiration bouddhique a atteint des sommets en termes de propagation. Pour Olivier Bauer, professeur de théologie pratique à

l'Université de Lausanne, le succès de cette tendance «va de pair avec tout un imaginaire orientalisant, qui va de l'attrait pour les activités de yoga à la gamme d'aliments baptisée Karma à la Coop.» Ce qui attire le consommateur? «C'est à la mode et, en même temps, pas très impliquant en termes d'identité, donc inoffensif», pose le théologien.

«En achetant ces objets de décoration, on s'offre une spiritualité sans engagement, décrit Marion Dapsance. C'est une vision très utilitariste, qui rejoint la vague de livres sur la méditation grand public, présentée comme une sorte de recette pratique, presque magique, que tout le monde pourrait appliquer pour transformer sa vie, mais sans aucune dimension religieuse»

Tout le contraire donc d'un catholique qui placerait une statue de la Vierge dans son jardin ou un juif qui accrocherait une mezouzah sur sa porte d'entrée. Plus qu'un signe identitaire, «ce dernier se place ainsi sous le regard de Dieu, alors que les bouddhas en statue ne représentent aucune autorité pour leurs propriétaires», compare-t-elle.

Mais alors, pourquoi s'intéresser à un univers religieux? «Les

signes religieux sont devenus des symboles parmi d'autres, mais portent malgré tout en eux la promesse d'un petit supplément d'âme», explique la sociologue Irene Becci, directrice de l'Institut de sciences sociales des religions à l'Université de Lausanne. «Cette figure du bouddha renvoie, pour les Asiatiques, non seulement à un personnage historique mais aussi à tout un tas de notions métaphysiques. En revanche, pour un Occidental, celle-ci ne fait plus référence qu'à une espèce de vague spiritualité, évoquant de manière imprécise le bien-être, l'harmonie, la paix», stipule à son tour Marion Dapsance.

Un cas particulier?

«C'est typiquement ce qu'on appelle en sociologie des religions le phénomène de l'exotisme religieux, où l'on sélectionne seulement certains traits d'une croyance ou religion, en excluant ceux qui conviennent moins», poursuit Irene Becci. «On prend le positif - la joie, l'affirmation de soi, la *zen attitude* - en laissant de côté les règles de vie ou autres contraintes liées aux contextes culturels réels.»

Cette appropriation culturelle peut «d'autant plus se faire lors-

«C'est un exemple typique d'exotisme religieux, où l'on sélectionne certains traits d'une croyance, en excluant ceux qui conviennent moins.»

Irene Becci, directrice de l'Institut de sciences sociales des religions (UNIL)

Ce n'est évidemment pas toujours le cas: «Les chapelets autour des rétroviseurs des voitures ont une fonction de protection», précise-t-il. «Et comme les sirènes tatouées sur les bras des marins, la croix peut aussi fonctionner comme symbole identitaire, notamment dans certains gangs latino-américains.»

Fine observatrice des tendances, Elizabeth Fischer pointe la part de «paradoxal» derrière ces usages: «On voudrait que la figure du bouddha ou le crucifix nous apporte un supplément de sens à nos existences, qu'il nous indique quelque chose de l'ordre d'une voie spirituelle mais, en même temps, quand on les réduit à des objets de déco qui seront démodés trois ans plus tard, on les vide de leur sens.»

PUBLICITÉ

De la conquête spatiale au recyclage



Bilan

Explorez
l'économie.



Réussie, la 15^e édition du festival de jazz Swing in the Wind était aussi la dernière

Estavayer-le-Lac
Le festival a attiré quelque 10'000 visiteurs. Mais, à 69 ans, son président et fondateur, Dominique Gutknecht, a souhaité baisser le rideau.



Dominique Gutknecht, président du festival Swing in the Wind

Une parade dans les rues, six scènes gratuites installées devant des établissements publics du centre-ville d'Estavayer-le-Lac et une payante dans le jardin du musée pour une quarantaine de concerts sur trois jours. Depuis 2008, le festival de jazz Swing in the Wind rythme l'été staviacois, d'abord sur trois week-ends en juillet, puis sur un seul. Mais la 15^e édition, qui a attiré plus de 10'000 visiteurs dans les rues du 14 au 16 juillet, devrait être la dernière, malgré un succès confirmé. À 69 ans, Dominique Gutknecht a décidé de tirer la prise.

«Quand j'ai annoncé ce retrait au comité, ils m'ont dit qu'ils feraient pareil. C'est une aventure que j'ai aimée et que je vais regretter, mais à un moment donné il faut savoir lâcher prise. Je n'ai plus la même énergie et je préfère ar-

rêter alors que les choses vont encore bien», glisse le président bénévole démissionnaire, qui dresse un bilan sans nuages de cette 15^e édition. L'objectif d'animer le centre-ville et faire partager la passion du jazz a été largement atteint.

Événement en ville

«À part le festival du jeu Ludimaniak en début de saison, Estavayer n'avait alors que peu de manifestations au centre et beaucoup au bord du lac. Adrien Genier, l'ancien directeur de l'Office du tourisme d'Estavayer-le-Lac et de Payerne, voulait créer un événement en ville, et c'est ainsi que c'est parti», se souvient Dominique Gutknecht, également programmateur du rendez-vous. Et d'analyser que la cité médiévale se prête bien mieux aux animations qu'au trafic routier. D'ail-

leurs, le calendrier estival du chef-lieu du district de la Broye fribourgeoise s'est largement enrichi au fil des ans.

Mais il faudra probablement faire une croix sur le jazz ces prochaines années. «Cette offre complète bien la proposition musicale de la région, avec du classique à l'abbatiale de Payerne et différents styles à l'Estivale ou au Red Pigs. Le Swing in the Wind était devenu une manifestation phare de l'été staviacois», regrette Chantal Volery, assistante de direction à Estavayer/Payerne Tourisme, tout en respectant la décision du comité bénévole.

Dominique Gutknecht affiche, lui, une sérénité à l'heure des démontages d'un festival dont le budget est de quelque 140'000 francs. «Des gens sont venus vers moi en me disant qu'on ne peut pas laisser tomber une manifestation comme celle-ci. Je serais heureux que cela puisse continuer, mais il n'y a rien de concret pour le moment. Je me dis aussi que personne n'est irremplaçable, ou qu'un autre événement pourrait s'organiser à cette date désormais libre», conclut-il. **Sébastien Galliker**